

# **Inextricabilia**

## **enchevêtrements magiques**

**exposition du 23 juin  
au 17 septembre 2017**

**la maison rouge**  
**fondation antoine de galbert**



## **Inextricabilia** **Enchevêtrements magiques**

**commissaire : Lucienne Peiry**

Depuis sa création, La maison rouge a souvent montré des œuvres dans un décloisonnement des genres et des périodes, défiant les classements de l'histoire de l'art. Aussi la proposition d'exposition de Lucienne Peiry, confrontant des œuvres d'art sacré occidental, d'art rituel africain, d'art brut, d'art contemporain et d'art populaire autour de la thématique des *inextricabilia* (les choses inextricables) a tout de suite trouvé un écho ici.

De 2001 à 2011, Lucienne Peiry a dirigé la Collection de l'Art Brut de Lausanne. C'est donc en partant de l'Art Brut, et en particulier du travail de Judith Scott, qu'elle a construit son exposition. Progressivement, elle a rapproché un corpus d'œuvres

et d'objets émanant de contrées, de cultures, d'expressions et d'époques différentes qui entretiennent néanmoins de surprenantes parentés dans les techniques et les matériaux utilisés, mais aussi dans les processus de création mis en œuvre. Les démarches singulières et isolées des créateurs d'Art Brut ne peuvent être confondues avec celles des guérisseurs et des devins. Elles doivent aussi être distinguées dans leur contexte de réalisation des œuvres d'art contemporain. Pourtant, installées en dialogue les unes avec les autres dans l'espace, ces « objets », ces « œuvres » communiquent, se répondent et entrent en relation d'une façon troublante.

Au-delà des ressemblances formelles et stylistiques, tous ces objets ont en commun une dimension symbolique forte, et pour certains même, un rôle spirituel, religieux ou magique. Ils nous exposent à une manière non rationnelle d'envisager le monde et font appel à nos pensées, à nos sensations et à nos émotions.

Une œuvre de **Louise Bourgeois** ouvre cette exposition avec une tête de tissu cousue et rapiécée qui nous fait face. Le textile dont l'artiste a fait usage évoque un bandage qui panse les blessures. La tête de **Michel Nedjar** qui la surplombe, partage une même expression de souffrance et de vulnérabilité. L'une et l'autre comportent des valeurs réparatrices.

### **Bispo do Rosário et les parures symboliques**

Le fastueux *Manto da Apresentação* (Manteau de présentation) – œuvre majeure du créateur brésilien **Arthur Bispo do Rosário** – est un vêtement cérémoniel. Le foisonnement de fils, de ficelles et de cordons multicolores cousus, brodés, torsadés et entrecroisés, ainsi que toute une passementerie exubérante, répondent à une exigence particulière : celle d'être digne de se présenter devant le Créateur, lorsqu'il aura accompli sa mission terrestre,

pour donner à voir à ce dernier sa représentation du monde des hommes, à savoir l'ensemble de son œuvre.

À huis clos, seul dans sa chambre d'un hôpital psychiatrique de la banlieue de Rio de Janeiro et refusant tout traitement, l'ancien boxeur et marin se dédie à une vaste entreprise qui consiste à inventorier les objets du monde industrialisé et urbain. Il se livre à ce travail obsessionnel qui le mobilise corps et âme durant l'intégralité de ses journées, pendant les cinquante ans passés à l'hôpital. Bispo do Rosário récupère des matériaux, pratique le troc et puise dans les ordures de l'institution pour y trouver draps, couvertures et vêtements, et y brode – souvent avec du fil bleu provenant des uniformes des patients qu'il effiloche – textes et dessins en abondance. Le couturier autodidacte veut garder près de lui sa parure afin d'être prêt pour le jour exceptionnel où il sera appelé devant Dieu.

À gauche du manteau, les tenues et accessoires créés par **Guiseppe Versino** ont eux aussi une portée symbolique. Après s'être acquitté de ses tâches de nettoyage à l'hôpital psychiatrique de Turin, il s'approprie serpillières et chiffons usagés, les lave et les effiloche, puis les tisse à la main et monte un ensemble complet. Bien qu'elle pèse plus de 40 kg, Versino porte cette enveloppe corporelle protectrice, été comme hiver.

L'œuvre de **Judith Scott** est à l'origine de la réflexion qui a donné naissance à l'exposition et y occupe donc une place centrale, avec près de vingt œuvres. La créatrice d'Art Brut américaine commence par récupérer ou parfois dérober toutes sortes d'objets hétéroclites (parapluie, magazine, roue de vélo, clés) qui vont constituer le cœur de ses compositions. Elle les assemble puis les enveloppe de fils, ficelles, cordes et cordelettes, de manière à protéger et à occulter intégralement le corps central. Anthropomorphes, zoomorphes ou organiques au début, les sculptures

se métamorphosent progressivement et deviennent abstraites dans ses dernières années ; elles se présentent le plus souvent sans orientation donnée, sans haut ni bas, sans face ni dos.

La superposition des fils et leur entrelacement, ainsi que les nœuds qu'elle constitue génèrent un réseau textile arachnéen. Désordre et sauvagerie se bousculent et président à l'émergence d'une technique inédite et novatrice. Ces sculptures qui ressemblent à des cocons géants multicolores sont étroitement liées à l'histoire personnelle de leur auteure.

En 1950, alors qu'elle n'a que sept ans, la fillette trisomique est éloignée de sa famille et placée en institution. Judith Scott souffre de la séparation d'avec ses parents et ses deux frères mais surtout d'avec sa sœur jumelle, Joyce, à qui elle est liée par une grande complicité. Bien qu'elles soient privées d'un langage verbal commun (Judith est sourde et muette), elles ont tissé des liens étroits, recourant à des moyens de communication principalement sensoriels, et sont inséparables. Pour Judith, cette rupture gémellaire, entraînant la perte d'une partie de son corps, d'une partie de son être, constitue un traumatisme, accentué par l'exil et la claustration auxquels elle est contrainte. Joyce reprend contact avec sa sœur jumelle en 1986, après trente-six ans de séparation. Les retrouvailles émotionnelles et physiques avec Joyce amènent Judith à développer une expérience onirique qui lui permet de sublimer l'arrachement dont elle a été victime. De manière autodidacte, elle réalise plus de deux cents sculptures.

Dans un rituel qui se répète pendant plus de vingt ans, Judith Scott donne lieu simultanément à un ensevelissement et à une résurrection – des actes qui peuvent être envisagés comme ayant des vertus thérapeutiques.

La « **robe de Bonneval** », au centre de la salle, a été conçue en cachette par une femme internée qui s'est lancée soudain dans

la création à l'annonce du décès de son époux. Cette parure devait lui permettre d'être libre, d'oublier le passé et l'enfermement, pour le passage dans l'au-delà.

### Talismans, amulettes et clés des champs

Des enrichissements d'un autre ordre recouvrent les **tuniques talismaniques** ou **cérémonielles africaines** aux fonctions protectrices, destinées aux marabouts ou aux devins-guérisseurs. Parées d'amulettes gainées (dissimulant pour certaines des écritures arabo-islamiques), qui sont cousues au niveau du torse, elles sont dotées d'un pouvoir conjuratoire.

La fonction thérapeutique et apotropaique (qui conjure le mal) se révèle l'une des vertus essentielles des assemblages où jouent le nœud et l'entrelacs dans les paquets de fétiches, les sacs magiques et les objets de plusieurs pays d'Afrique centrale et occidentale. Mais le nouage symbolique est aussi à l'œuvre chez **Michel Nedjar** : lors de ses voyages – à Persépolis, sur l'île de Pâques ou de Bali par exemple –, où l'artiste recueille toutes sortes de débris, fibres végétales et objets usagés et s'en sert pour confectionner des amulettes. Il crée également de petites poupées faites ou emballées de textile et de ficelles – les unes et les autres établissent un dialogue étroit avec les amulettes collectées par l'anthropologue Alain Epelboin dans la décharge de Dakar. Constitués pour l'essentiel de cornes animales dans lesquelles sont dissimulés des textes talismaniques ou diverses substances, enveloppés de tissus et bobinés de cordelettes, ces objets et ces « réceptacles de forces » permettent une relation avec l'invisible.

Au Mali et au Bénin, le fait d'envelopper certains objets de couches d'étoffe « doit remettre le corps et l'esprit en ordre, pansés, réparés et recousus », explique l'anthropologue Nanette Snoep. Il en va de même pour des **objets** ou des **sacs Minkisi**

du Congo ou d'Angola qui renferment secrètement certaines substances, végétales, animales et organiques, (pattes de poule, peau, os, racines, bois), en lien les unes avec les autres et dotées de pouvoirs magiques. C'est le cas du sac de divination (n° 62) montré exceptionnellement ouvert (il est habituellement fermé). Son contenu exact n'est connu que du devin-guérisseur qui l'a créé. Cette inaccessibilité participe au mystère et donne de la puissance à l'objet et à celui qui en détient le secret. L'intérieur du grand bandage de gaze noué de l'artiste **Erik Dietman** (n° 51) est, quant à lui, à jamais dissimulé. D'autres ingrédients sont placés dans un enchevêtrement de lanières textiles et de cordes pour que le devin, le guérisseur ou le chamane contrôle et maîtrise les puissances.

Comme la grande majorité de ces amulettes africaines, les talismans des auteurs d'Art Brut **Antonio Dalla Valle** et du **Philadelphia Wireman** sont réalisés avec des matériaux de récupération contemporains glanés dans leur quotidien immédiat, puis enveloppés, emballés. **Jean Loubressanes** pour sa part privilégie les matières naturelles pour la réalisation de ses amulettes. Tous ces objets ont des valeurs protectrices et sont en relation étroite avec le corps puisque leurs auteurs les portent souvent sur eux ou les tiennent près d'eux.

À leurs côtés, les **reliquaires chrétiens de poche** contenant des fragments d'os de saints, noués avec raffinement par des rubans ainsi que des fils d'or et d'argent, maintiennent une relation avec les défunts et sont des supports de prière. Ils protègent les fidèles au quotidien et sont dotés de vertus salvatrices.

### Nœuds, vœux et laçages

Les nouages exubérants et colorés, formant de multiples excroissances, constituent le système d'expression que s'est inventé l'auteur d'Art Brut belge **Pascal Tassini**. Cet alignement

dialogue ici avec une « **tresse** » de **fil votifs**. Pour la fête de saint Georges, le 23 avril, des milliers de pèlerins, pour la plupart des femmes musulmanes et chrétiennes, déroulent des bobines de fil sur le chemin qui conduit au monastère du saint, sur l'île de Büyükada, au large d'Istanbul. Dans ces enchevêtrements, chaque fil matérialise un vœu, une prière.

De manière analogue, un **foisonnement de nœuds** (dont un fragment est présenté ici) se déploie sur un mur dans la ville d'Éphèse, considérée comme le lieu de mort de la Vierge. La ville turque accueille chaque année des milliers de pèlerins de toutes confessions, près du sanctuaire dédié à Marie, où chacun noue un ruban de tissu, de papier ou de plastique portant souvent une inscription pour demander l'accomplissement d'une prière.

L'anthropologue Manoël Pénicaud a collecté ces objets et a consacré à ces traditions les deux documentaires présentés ici.

### **Brodeuses déviantes et ferveurs nouées**

Les travaux d'aiguille impliquent une inlassable répétition de gestes lents, mesurés et identiques, créant souvent un effet hypnotique et favorisant une déprise de soi et de la réalité.

La vie asilaire, synonyme d'exclusion, d'enfermement et d'humiliation, qu'ont connue certains auteurs d'Art Brut a rendu de surcroît impérieux et vital le besoin de produire ces œuvres de la survie, proprement salvatrices – acte de résistance poétique.

Au sol, l'installation est une pièce textile de **Marie Lieb**, reconstituée par l'artiste suisse Mali Genest – pour la première fois, à l'occasion de cette exposition – à partir des deux photographies de 1894, conservées dans la collection Prinzhorn. Se servant du tissu qu'elle s'est procuré lors des travaux de raccommodage auxquels les femmes étaient astreintes dans l'hôpital psychiatrique, Marie Lieb avait déployé sur le plancher



d'une pièce de grandes constellations oniriques éphémères, dessinées avec des lambeaux d'étoffe effilochée.

Les travaux de **Jules Leclercq** sont bien moins abstraits. Le « médium occulte, donneur de feu » ainsi qu'il se qualifiait lui-même, détricote des maillots usagés qu'il collecte à l'hôpital d'Armentières, où il est interné et affecté au tri du linge. Il utilise ces matériaux pour broder en cachette des étendards et des bannières figuratives, aux thèmes militaire ou érotique. **Borbála Remmer** et **Lisette H.** récupèrent fils, chutes textiles et algues (varech) pour réaliser des compositions extravagantes destinées à leur propre usage ou à quelque entité imaginaire. Sans doute ces créations permettent-elles à ces hommes et ces femmes de transcender l'internement auquel ils sont condamnés. De leur côté **Jeanne Tripier** et **Rosa Zharkikh** affirment être en contact avec des défunts, des esprits ou une « force invisible » et réalisent des productions à valeur médiumnique où elles explorent un monde parallèle.

L'artiste **Cathryn Boch** assemble, raccommode, « cicatrise et greffe », selon ses termes, créant ses enchevêtrements sur des cartes géographiques et routières ainsi que sur des photographies, parfois colorés à la Bétadine (un antiseptique à base d'iode). Ses créations ont manifestement des vertus curatives.

Proche du journal intime, la très longue lettre brodée par **Teresa Ottallo** (dont le texte est entièrement déchiffré) lui permet de se « reconstruire dans les souvenirs » ou de s'inventer une existence imaginaire.

Prières et incantations peuvent se lire en filigrane dans ces œuvres, comme dans la plupart des très nombreuses productions textiles de **Louise Bourgeois**; on peut voir en celles-ci un écho de son enfance – ses parents étaient des restaurateurs spécialisés en tapisseries anciennes. Sa série de têtes (dont l'une est présentée à l'entrée de l'exposition) ainsi que ce corps

de tissu rapiécé lui apportent réparation et apaisement, ainsi qu'elle l'affirme : « mon travail [...] me permet d'exorciser mes démons ». Dans *Arch of Hysteria*, un corps blessé et pansé – dont la posture renvoie à l'iconographie médicale constituée par le Dr. Charcot sur les « hystériques » à l'hôpital de la Salpêtrière – flotte en équilibre dans l'espace.

Pris dans un entrelacs de fils formant un grand cœur, des fragments de corps photographiés sont assemblés par **Annette Messager** dans son œuvre monumentale intitulée *Mes vœux sous filet*. Ces organes rappellent les ex-voto (images ou objets offerts à Dieu en guise de remerciement pour une guérison ou pour demander une grâce) qu'on trouve en très grand nombre dans certaines églises d'Europe.

L'invocation (appel à une puissance surnaturelle par des prières) récurrente dans cette exposition se déploie dans les **grands reliquaires domestiques** datant des XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Les moniales cloîtrées dans des couvents, enveloppées dans un climat d'ardente religiosité, ont cousu et ourlé avec minutie des pièces de tissu dans lesquelles les ossements de saints ou de personnalités de l'Église devaient être soigneusement emballés et rangés, comme dans des linceuls. Expression mais aussi support de dévotion, les reliquaires établissent une relation constante avec la mort qui se double d'une dimension propitiatoire et salvatrice. La ferveur est vive au point que les ouvrages, où règne la symétrie, accumulent des décorations multiples, attachées, ligaturées ou entrelacées, parfois jusqu'à saturer la composition.

Ce sont principalement des matériaux naturels comme des branchages qu'**Heide De Bruyne** utilise pour donner corps à ses cocons qui ressemblent à des nids, réalisés à l'atelier de création du Créam, à Liège.

Suspendue, *Lumière innocente* est une œuvre que **Chen Zhen** conçoit quelques mois avant sa mort avec un lit d'enfant qu'il illumine. Cette œuvre est décrite par l'artiste contemporain comme « une forme organique transparente..., une vie silencieuse pendue à un fil dans le vide..., naissant et disparaissant. Un cocon de lumière ». Cette installation peut évoquer un cocon ou un ventre maternel contenant la vie, mais elle peut aussi rappeler un enfant mort (par le lit d'hôpital) qui rayonne désormais comme une étoile, faisant écho aux motifs stellaires de l'œuvre de Marie Lieb.

L'exposition se poursuit au sous-sol, avec l'œuvre de **Man Ray**, ambiguë, ainsi que le voulait l'artiste américain. Pour lui, la conjonction d'objets n'ayant, *a priori*, pas de liens directs peut susciter des rencontres poétiques inattendues. Cet objet caché et ficelé – œuvre d'art non divulguée –, jouant sur le mystère et l'incertitude, est une machine à coudre.

La nature du matériau utilisé par **Sheela Gowda** se révèle après un examen attentif. L'artiste indienne fait usage de mèches torsadées provenant de tonsures rituelles – ayant servi d'offrandes aux dieux – qui chassent le mauvais œil et l'infortune. Elle les assemble à son tour dans sa création, formant un nœud aux dimensions imposantes.

À côté, les photographies de grand format de l'artiste suisse **Virginie Rebetez**, réalisées au cimetière de Soweto, mais décontextualisées par l'usage d'un arrière-plan noir, évoquent un rituel funéraire sud-africain. À la suite de l'enterrement, la famille du défunt masque la pierre tombale qu'elle recouvre de tissus ou de plastique, maintenus par des cordes – jusqu'à la « cérémonie du dévoilement ». La mise à jour de la stèle, dans un deuxième temps, révèle l'identité du disparu et célèbre sa vie après la mort.

Parmi les trois objets formés de statuettes en duo, présentées dans de petites niches intimes au détour du mur, on découvre, au centre, celle de **Judith Scott** (l'une des premières qu'elle ait réalisées). Cette œuvre atteste de la conscience qu'elle avait de sa gémellité et de l'importance des retrouvailles avec sa sœur – qui marquent l'émergence de sa production. À gauche, l'**amulette Tomeligi** de Lomé, comprenant deux figures réunies dans un tissu bleu, est dotée de pouvoirs magiques utilisés par les voleurs pour faciliter leurs méfaits; à droite, le **Bla Bocio** présente deux statuettes face à face, liées (Bla signifie attacher), pour que deux êtres se rapprochent et pour favoriser leur bonne entente.

### Objets à charge

Les poupées sombres de **Michel Nedjar** et les hauts-reliefs de **Marc Moret** contiennent un enchevêtrement véhément d'éléments minéraux et organiques (terre, pierre, sang, cheveux) ainsi que du fil, de la corde et des pièces textiles usagées. Ces productions sont des réceptacles « d'une puissance du monde des morts ». Nedjar confie : « la poupée [...] c'est faire des nœuds avec le Royaume des morts. Pour tisser, solidifier l'étoffe de notre EXISTENCE »,

**Marc Moret**, paysan dans un village de Suisse, mêle parfois à ses créations des objets ayant appartenu à ses proches décédés et crée à huis clos des reliquaires. L'une de ces pièces – *Collage à maman* – contient le matériel de mercerie ayant appartenu à sa mère (fils et cordons, aiguilles à coudre et à tricoter), qu'il a rassemblé après son décès; il se recueille devant elle chaque soir. Objets de dévotion personnelle, c'est la première fois que ces œuvres quittent la Suisse.

C'est aussi le monde des disparus que convoque **Michel Nedjar** dont une grande partie de la famille a été exterminée

dans les camps de concentration nazis. Ses fétiches en chiffons sont trempés dans la terre et le sang d'animal. Comme celles de l'artiste belge **Peter Buggenhout** (qui fait usage du même type de matériaux et de débris), les sculptures de Moret et de Nedjar interrogent la mort, l'au-delà et le néant, par le chaos et le désordre. Elles rejoignent le Bocio du Nigéria qui appartient aux statues placées aux endroits vulnérables (de la maison, du village, d'un carrefour...) pour écarter d'éventuelles entités spirituelles dangereuses. À ses côtés, l'**objet magique Nkisi** du Congo représente un défunt, enveloppé dans un tissage, pareil à ceux qui emballent les morts. Cette figure, utilisée dans la divination, était un support matériel à la consultation de l'esprit de la personne décédée, laquelle devait, en principe, veiller au bien-être de ses descendants.

Que les fibres lient ou enferment, attachent ou tissent, que l'étoffe contienne ou cache, les productions textiles réunies dans cette exposition présentent des parentés évidentes, bien qu'elles soient séparées les unes des autres par des milliers de kilomètres, des décennies ou des siècles, et qu'elles émanent de cultures et de croyances différentes. Les similitudes techniques et stylistiques sont nombreuses et les ressemblances formelles foisonnent. Elles sont assorties de profondes affinités spirituelles, déployant des vertus thérapeutiques (qui soigne le mal), apotropaïques (qui le conjure), prophylactiques (qui le prévient), talismaniques (qui le repousse) : elles exorcisent et protègent.

fondation suisse pour la culture

Avec le soutien de **prohelvetia** **RAIFFEISEN**  
et de la commune de Vuadens, Suisse.

## la maison rouge

président : Antoine de Galbert

directrice : Paula Aisemberg

chargé de la collection :

Arthur Toqué

chargé des expositions : Noëlig

Le Roux, assisté de Diane Royer

directeur technique :

Laurent Guy, assisté de

Pierre Kurz, Steve Almarines

équipe de montage : Encis

Bernabas, Tiphaine Civade, Fred

Daugu, Stéphane Emptaz, Jérôme

Gallos, Grégory Georges, Renaud

Hauray, Florent Houel, Yann Ledoux,

Tom Lefort, Sélim Mohammedi,

Nicolas Magdelaine, Arnaud Piroud,

Ludovic Poulet, Mathieu Roualo,

Estelle Savoye, Bertrand Tixier

Scénographie de l'exposition

Hélène Delprat : Benoît Pfauwadel

chargée de l'action culturelle

et des éditions : Stéphanie Molinard

assistée Cléophée Moser

chargée de la communication :

Aurélien Garzuel, assistée

de Julia Ben Abdallah

assistante : Stéphanie Dias

accueil : Célestin Fresnay,

Alicia Treminio

## relations presse

Claudine Colin communication,

Marine Le Bris, Pénélope Ponchelet

## les amis de la maison rouge

Véronique Pieyre de Mandiargues

assistée de Camille Maufay

## jours et horaires d'ouverture

- du mercredi au dimanche  
de 11 h à 19 h

- nocturne le jeudi jusqu'à 21 h

- visite conférence gratuite

le samedi et le dimanche à 16 h

- les espaces sont accessibles  
aux personnes handicapées

## tarifs et laissez-passer

- plein tarif : 10 €

- tarif réduit : 7 €, 13-18 ans,  
étudiants, maison des artistes,  
plus de 65 ans

- gratuité : moins de 13 ans,  
chômeurs, personnes invalides  
et leurs accompagnateurs,  
ICOM, amis de la maison rouge

- billets en vente à la FNAC  
[www.fnac.com](http://www.fnac.com)

- laissez-passer tarif plein : 28 €

- laissez-passer tarif réduit : 19 €

petit journal : textes pour

*Inextricabilia* : L. Peiry,

relectrices : Mali Genet

et Anne-Lise Delacrétaiz

*Hélène Delprat* : S. Molinard

partenaires média

en partenariat  
avec **lelerrama**

connaissance  
des arts

ANOUS PARIS

TROISCOULEURS

exponaute

Slash

la maison rouge est membre

du réseau Tram **TRAM**

© photos : Marc Domage

graphisme : J. Fracheboud

impression : L Graphic